
H. P. LOVECRAFT'S
HAUNT of HORROR™
MAX COMICS®
LIMITED SERIES
1 of 3
EXPLICIT CONTENT
CRB
RICHARD CORBEN



DES CAPES ET DES BULLES

TRADUCTION
OZYMANDIAS
EDITION
RENUFF





The Scar ~ Recognition ~ A Memory

ADAPTED BY
RICHARD CORBEN
STORY, ART, COVER ART

AFTER ORIGINAL STORIES AND POEMS BY
H. P. LOVECRAFT

WITH **JEFF ECKLEBERRY** LETTERS
ANTHONY DIAL PRODUCTION
DANIEL KETCHUM EDITOR
AXEL ALONSO EXECUTIVE EDITOR
JOE QUESADA EDITOR IN CHIEF
DAN BUCKLEY PUBLISHER



JE N'AI PLUS DE MORPHINE. BIENTÔT, JE QUITTERAI CE MONDE PAR LA SEULE ISSUE QU'IL ME RESTE-- LA FENÊTRE.

MAIS JE DOIS D'ABORD ÉCRIRE MA MISE EN GARDE À L'HUMANITÉ.

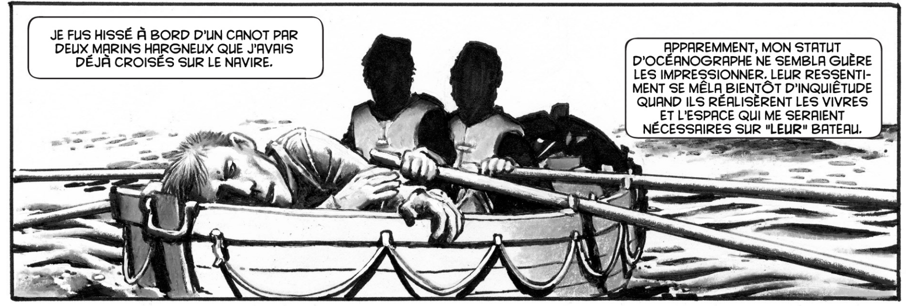
DAGON

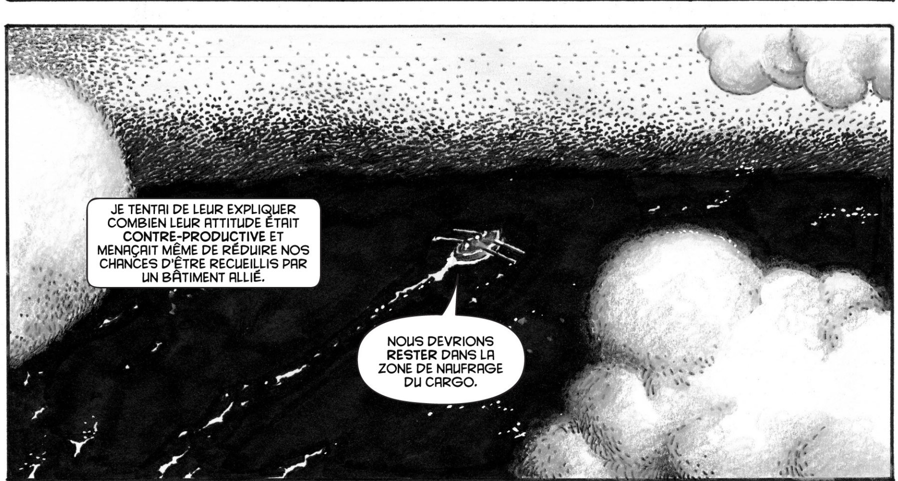
H.P. LOVECRAFT

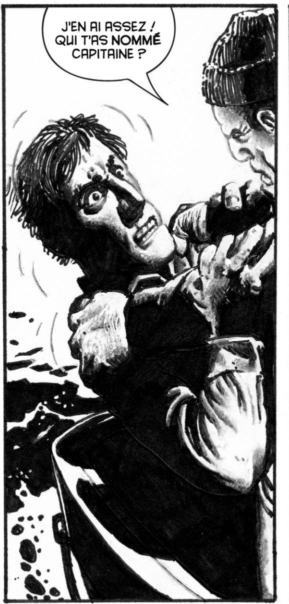







JE FUS HISSÉ À BORD D'UN CANOT PAR DEUX MARINS HARGNEUX QUE J'AVAIS DÉJÀ CROISÉS SUR LE NAVIRE.
APPAREMMENT, MON STATUT D'OCÉANOGRAPHE NE SEMBLA GUÈRE LES IMPRESSIONNER. LEUR RESSENTIMENT SE MÊLA BIENTÔT D'INQUIÉTUDE QUAND ILS RÉALISÈRENT LES VIVRES ET L'ESPACE QUI ME SERAIENT NÉCESSAIRES SUR "LEUR" BATEAU.


JE TENTAI DE LEUR EXPLIQUER COMBIEN LEUR ATTITUDE ÉTAIT CONTRE-PRODUCTIVE ET MENAÇAIT MÊME DE RÉDUIRE NOS CHANCES D'ÊTRE RECUEILLIS PAR UN BÂTIMENT ALLIÉ.
NOUS DEVRIONS RESTER DANS LA ZONE DE NAUFRAGE DU CARGO.


J'EN AI ASSEZ ! QUI T'AS NOMMÉ CAPITAINE ?

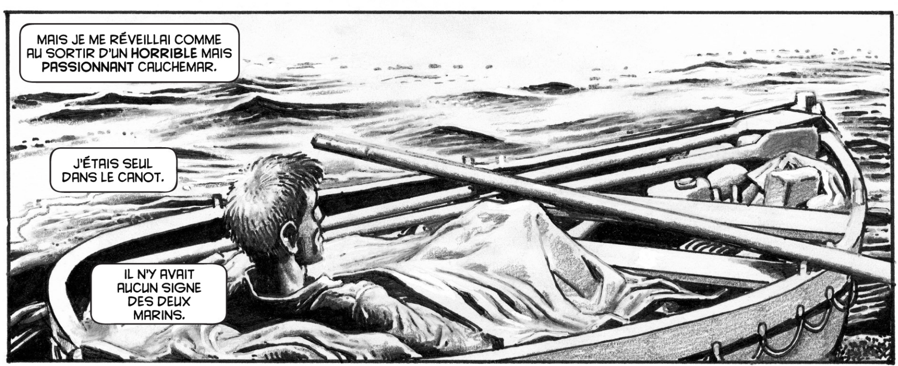

MAIS... QU'EST-CE QUI VOUS PREND ?
SOIS TENDRE, ANGUS, OU IL VA PAS AIMER ÇA !


À LA FLOTTE !
SPLASH!
ET VOILÀ ! T'RESTE PLUS QU'À NAGER ET P'T-ÊTRE QU'UN NAVIRE TE REPÊCHERA !



PAR PITIÉ, ATTENDEZ !
HA ! HA ! HA !

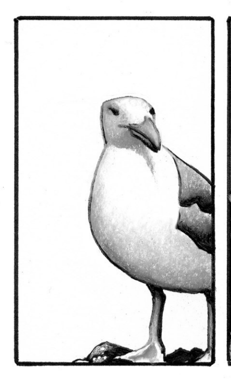
POUR L'AMOUR DE DIEU, REVENEZ !
JE NAGEAI. JE RESTAI À FLOT AUSSI LONGTEMPS QUE POSSIBLE MAIS BIENTÔT LA FATIGUE PRIT LE DESSUS.
J'ÉTAIS **EXTÉNUÉ**--

J'AI CRU QUE J'ALLAIS MOURIR.

MAIS JE ME RÉVEILLAI COMME AU SORTIR D'UN **HORRIBLE** MAIS **PASSIONNANT** CAUCHEMAR.
J'ÉTAIS SEUL DANS LE CANOT.
IL N'Y AVAIT AUCUN SIGNE DES DEUX MARINS.

JE CONSOMMAI LES PROVISIONS POUR LESQUELLES ILS M'AURAIENT TUÉ.
IL COMMENÇA À PLEUVOIR.

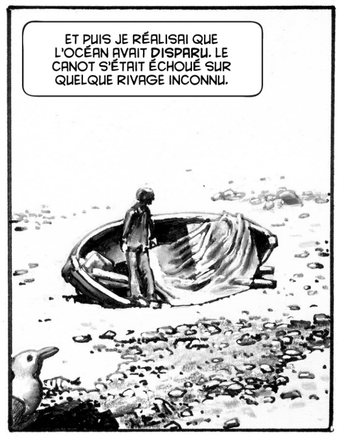
LE DÉLUGE SEMBLA DURER UNE ÉTERNITÉ. DES JOURS PEUT-ÊTRE.
MA BLESSURE À LA TÊTE ME FATIGUAIT.

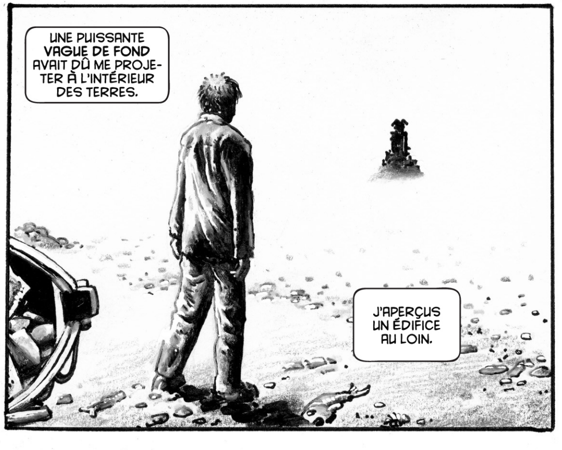
J'ALLAIS PEUT-ÊTRE MOURIR SEUL, FINALEMENT.











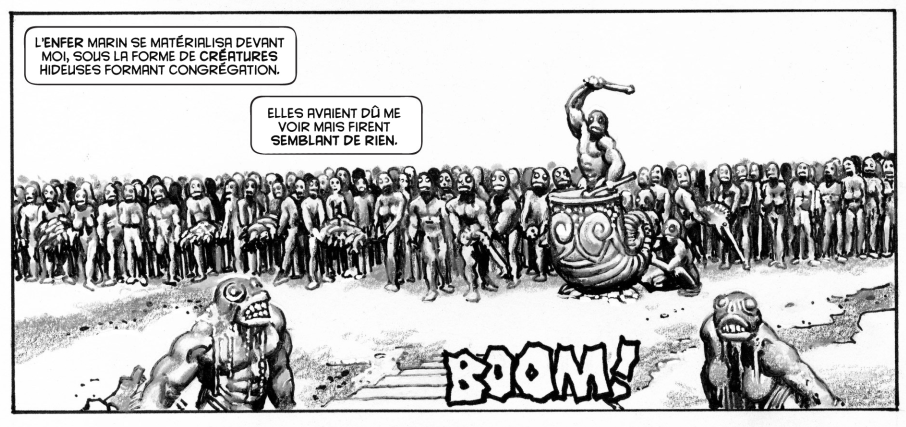
JE PRIS LA DÉCISION DE REJOINDRE CE MONUMENT, DANS L'ESPOIR DE DÉCOUVRIR OÙ JE ME TROUVAIS.

ET PEUT-ÊTRE RENCONTRER UN **NATIF** SECOURABLE DE CETTE ÉTRANGE CONTRÉE.

MAIS À MESURE QUE JE PROGRESSAIS, J'EUS L'IMPRESSION DE DESCENDRE AU CŒUR DE QUELQUE **ABYSSE CYCLOPÉEN**.

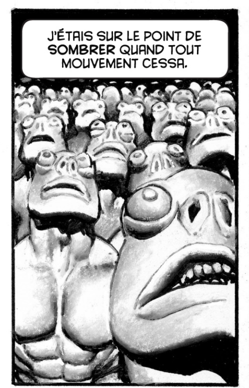

NI LA NATURE NI L'HOMME N'AVAIENT ÉDIFIÉ CECI-- MAIS ALORS QUOI ?
LA STRUCTURE ÉTAIT COUVERTE DE BAS-RELIEFS. C'ÉTAIT UN MONOLITHE DONT LA MASSE AVAIT ÉTÉ TRAVAILLÉE PAR L'HOMME, ET PEUT-ÊTRE MÊME VÉNÉRÉE PAR DES CRÉATURES DOUÉES DE LA FACULTÉ DE PENSER.
JE DEMEURAI DANS CETTE CONTEMPLATION, COMME ENVOÛTÉ PAR CETTE ÉCRITURE INCONNUE DE MES LIVRES.


JE PASSAI PLUSIEURS HEURES À L'ÉTUDIER, JUSQU'À EN APPRÉHENDER LE SENS DE MANIÈRE INCONSCIENTE, PRESQUE SURNATURELLE.
SOUDAIN--
BOOM!
BOOM!

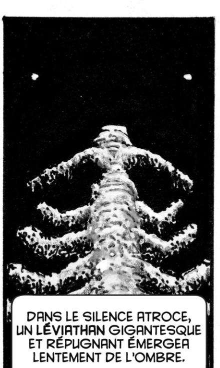

L'ENFER MARIN SE MATÉRIALISA DEVANT MOI, SOUS LA FORME DE CRÉATURES HIDEUSES FORMANT CONGRÉGATION.
ELLES AVAIENT DÛ ME VOIR MAIS FIRENT SEMBLANT DE RIEN.
BOOM!

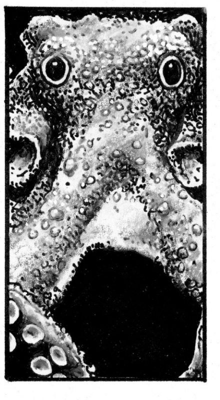

ELLES DÉPOSÈRENT LEURS SACRIFICES SUR L'AUTEL.
ET JE DÉCOUVRIS LE SORT PEU ENVIABLE ADVENU À MES DEUX COMPAGNONS D'INFORTUNE.
BOOM!

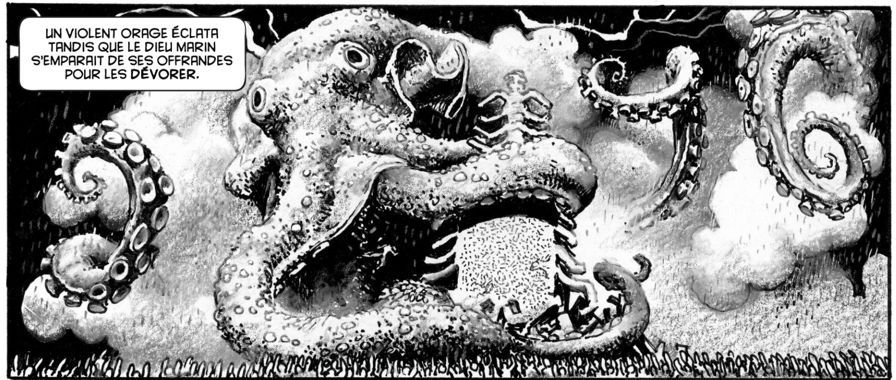

CES CRÉATURES IMPIES AVAIENT UNE ALLURE ODIEUSEMENT HUMAINE MALGRÉ LEURS PIEDS PALMÉS, LEURS MAINS MOLLES ET D'AUTRES TRAITS ENCORE
ET ELLES DANSAIENT, SE CONTORSIONNANT, BATTANT DES MAINS, PAREILLES À DE GROTESQUES LIMACES !
CE RÉPUGNANT SPECTACLE TRANSCENDAIT L'IMAGINATION ET C'EST À CET INSTANT PRÉCIS QUE JE PENSE ÊTRE DEVENU FOU.


J'ÉTAIS SUR LE POINT DE SOMBRER QUAND TOUT MOUVEMENT CESSA.


JE SUIVIS LEUR REGARD.


DANS LE SILENCE ATROCE, UN LÉVIATHAN GIGANTESQUE ET RÉPUGNANT ÉMERGEA LENTEMENT DE L'OMBRE.

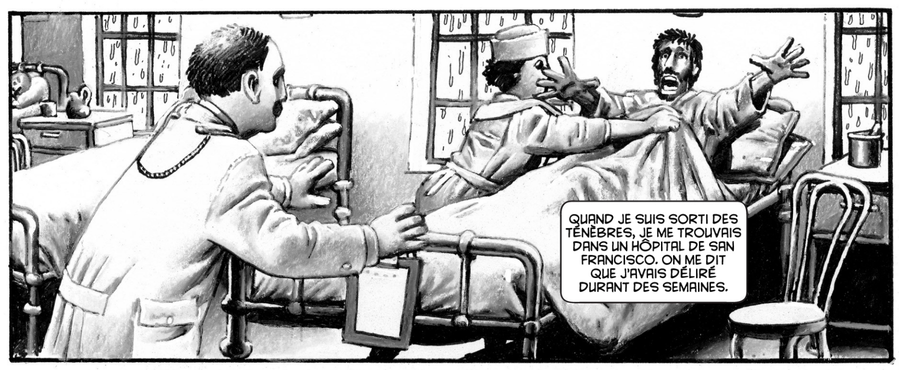



UN VIOLENT ORAGE ÉCLATA TANDIS QUE LE DIEU MARIN S'EMPARAIT DE SES OFFRANDES POUR LES DÉVORER.


AAAAAAGGGGGGG!!


JE ME MOQUAIS BIEN D'ÊTRE DÉCOUVERT. PRIS DE PANIQUE, JE M'ENFUIS !


JE SOMBRAI DANS LA FOLIE, TOUR À TOUR EN PLEURS PUIS EN PROIE À UN RIRE INSANE.
JE M'EN SOUVIENS À PEINE, MAIS J'AI DÛ REJOINDRE LE CANOT.


QUAND JE SUIS SORTI DES TÉNÈBRES, JE ME TROUVAIS DANS UN HÔPITAL DE SAN FRANCISCO. ON ME DIT QUE J'AVAIS DÉLIRÉ DURANT DES SEMAINES.


JE VOULUS TOUT RACONTER, MAIS ON FIT PEU DE CAS DE MES RÉCITS.


ET COMME JE PERSISTAIS À LES AVERTIR DE LA MENACE QUI PESAIT SUR NOUS, ILS ME MIRENT LA CAMISOLE.


JE M'ÉVADAI PAR UNE NUIT PLUVIEUSE. MAIS À QUOI BON ?


POURQUOI NE M'ONT-ILS PAS TUÉ QUAND ILS EN AVAIENT L'OCCASION ? QUE ME RÉSERVENT-ILS ?
LA FIN EST PROCHE.
SQUEE
QUI EST LÀ ?


SNAP!


AAAAAAGGGGG!!!
VOUS NE M'AUREZ JAMAIS ! JAMAIS !
FIN



Traduction par Paule Pérez.

C'est dans un état bien particulier que j'écris ces mots, puisque cette nuit je ne serai plus.

Je me trouve sans le sou, au terme de mon supplice de drogué qui ne supporte plus la vie sans sa dose, et je ne puis endurer plus longtemps ma torture.

Je vais sauter par la fenêtre, me jeter dans cette rue sordide. Il ne faudrait pourtant pas croire que la morphine, dont je suis l'esclave, ait fait de moi un être faible ou dégénéré.

Lorsque vous aurez lu ces quelques pages hâtivement griffonnées, vous ne vous étonnerez pas – encore que vous ne puissiez jamais le comprendre parfaitement – que je me trouve devant cette unique alternative : l'oubli ou la mort.

Cela se passa dans l'une des régions les plus désertes du vaste Pacifique. J'étais le subrécargue d'un paquebot qui tomba sous les assauts d'un destroyer allemand. La Grande Guerre en était à ses tout premiers débuts et les forces navales ennemies n'étaient pas arrivées au stade ultime de leur dégradation. Par conséquent, notre vaisseau constituait encore une proie de choix, et son équipage fut traité avec toute la considération qui lui était due. Nos geôliers se montrèrent même tellement libéraux que, cinq jours à peine après notre capture, je trouvai le moyen de m'enfuir seul sur un petit bateau, avec de l'eau et une provision de vivres suffisante pour subsister assez longtemps.

Lorsque je fus assez loin du bateau ennemi pour me sentir absolument libre, je m'aperçus que je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais. Je n'ai jamais été un bon marin. Je pus constater toutefois, d'après la position du soleil, et plus tard des étoiles, que j'étais quelque part au sud de l'équateur. Mais j'ignorais tout de la situation de ces lieux, et il n'y avait en vue aucune côte, aucune île pour m'en donner la moindre indication. Le temps était au beau fixe, et, durant des jours et des jours, je voguai sans but sous un soleil de plomb, dans l'attente de voir passer un navire à l'horizon, ou de rejoindre les côtes d'une terre habitable. En vain : nulle terre hospitalière, nul bateau ne se montra. Dans ma solitude, je commençais à désespérer devant l'infini de cette vastitude d'azur.

Le changement advint tandis que je dormais. Comment se produisit-il ? Je n'en sais rien. Mon sommeil, bien que troublé, agité de rêves multiples, avait été très lourd.

Lorsque enfin je m'éveillai, ce fut pour découvrir que mon corps avait été, comme par un étrange phénomène de succion, à demi happé par une sorte de boue d'un noir d'encre, qui s'étalait autour de moi en ondulations monotones à perte de vue, et dans laquelle, non loin de moi, mon bateau était allé s'échouer.

J'aurais pu tout d'abord, en découvrant une scène aussi prodigieuse, aussi surprenante, rester frappé de stupeur et d'étonnement. En fait, je fus saisi d'une immense panique. Car il y avait dans l'air, et sur le sol jonché de pourriture, un je-ne-sais- quoi de sinistre, qui me glaça d'effroi. Des carcasses de poissons morts, une foule d'objets indescriptibles, qui affleuraient en protubérances à la surface de cette étendue de fange, rendaient la région entièrement putride.

Jamais je ne pourrais décrire telle que je la vis cette hideur innommable qui baignait dans le silence absolu d'une immensité nue. Il n'y avait là rien à écouter, rien à voir, sauf un vaste territoire de vase.

La peur que fit naître en moi ce paysage uniforme et muet m'oppressa tant que j'en eus la nausée.

Le soleil étincelait du haut d'un ciel sans nuages qui me sembla presque noir, comme s'il eût reflété lui-même le marais d'encre qui était sous mes pieds. Comme je rampais pour rejoindre mon bateau, je me rendis compte qu'il n'y avait à ma situation qu'une seule explication : lors d'une éruption volcanique, une partie des grands fonds océaniques avait dû émerger, ramenant ainsi en surface des régions qui, depuis des millions d'années, étaient restées cachées sous d'insondables profondeurs aquatiques. Cette nouvelle terre était tellement immense que, même en tendant l'oreille, je ne percevais aucune houle marine. Aucun oiseau de mer non plus ne venait se poser sur ces choses mortes.

Plusieurs heures durant, je restai assis à réfléchir dans mon bateau qui, couché sur le côté, me protégeait légèrement du soleil. À mesure que le jour avançait, le sol se fit moins humide. Il semblait sécher et durcir et je pensai que sous peu, j'allais pouvoir m'y aventurer. Cette nuit là je dormis à peine.

Le lendemain, je préparai un paquetage de vivres et d'eau, en vue d'un voyage à travers ces terres, à la recherche de la mer évanouie et dans l'espoir d'une délivrance. Le troisième matin, je sentis que le sol était suffisamment sec pour que j'y puisse marcher sans difficulté. L'odeur des cadavres de poisson était pestilentielle. Mais j'étais si préoccupé de mon propre salut qu'elle ne me gêna pas outre mesure. Rassemblant tout mon courage, je partis pour une destination inconnue.

Tout au long du jour, je fis route vers l'ouest, en direction d'un monticule qui se détachait à l'horizon de ce désert. Je campai à même le sol cette nuit-là, et, le lendemain, je poursuivis mon chemin vers le but que je m'étais choisi, bien que celui-ci me parût à peine plus proche que le premier jour.

Le quatrième soir j'atteignis le pied de la colline, qui se révéla plus haute qu'elle ne m'était apparue dans le lointain. Trop fatigué pour en faire l'ascension je décidai de dormir à l'ombre de ses flancs.

Je ne sais pas pourquoi mes rêves furent si délirants cette nuit-là. Mais avant même que la lune blême et gibbeuse ne s'élevât au-dessus de la plaine orientale, je me réveillai couvert d'une sueur glacée, et je décidai de ne plus fermer l'œil. Des visions comme celles qui s'étaient imposées à mes yeux étaient trop horribles pour que je pusse les supporter une fois de plus. Dans le rougeoiement de la lune, je constatai pourtant combien j'avais été imprudent d'entreprendre ce voyage en plein

jour. Il m'aurait coûté moins d'énergie d'accomplir cette expédition lorsque le soleil aveuglant et brûlant était absent de l'horizon. Pourtant, je me sentais maintenant la force de faire l'ascension qui la veille, au crépuscule, m'avait semblé irréalisable. Après avoir ramassé mon bagage, je me dirigeai vers la crête.

J'ai déjà dit que la monotonie de la plaine était pour moi la source d'une horreur diffuse. Mais je pense que cette horreur devint plus forte lorsque j'atteignis le sommet et que j'aperçus en contrebas sur l'autre versant des gorges si profondes que la lune – qui n'avait pas encore atteint son apogée – ne pouvait en éclairer tous les sombres replis. Je me sentis au sommet du monde. Penché sur le chaos insondable d'une éternelle nuit. Je me souvins du Paradis perdu. Et une satanique laideur monta des étranges royaumes des ténèbres.

À mesure que la lune s'élevait dans le ciel, je commençai à voir que les bords de la vallée n'étaient pas aussi abrupts que je l'avais pensé. Au contraire, après une pente abrupte de quelques cent pieds, la déclivité se faisait progressive, ce qui permettait une descente relativement aisée. Pressé par je ne sais quelle impulsion, je dévalai la côte. C'est alors que je me trouvai devant des profondeurs stygiennes où la lumière n'avait jamais pénétré.

Soudain mon attention fut attirée par un objet immense et singulier qui se dressait sur la pente opposée, à cent yards de moi. Un objet blanc qui brillait sous les rayons de la lune. Il s'agissait tout simplement d'un gigantesque bloc de pierres. Mais je sentis qu'il n'était pas une oeuvre de la Nature. Comme je l'observais avec plus d'attention, d'étranges sensations s'emparèrent de moi.

Il était énorme et, depuis la genèse, il avait reposé dans un abîme au fond des mers. En dépit de tout cela, je sus immédiatement que cet étrange bloc était un monolithe, aux belles proportions, et dont la masse assurément avait été travaillée par l'homme, et peut-être même vénérée par d'autres créatures vivantes douées de la faculté de penser.

Stupéfait et effrayé à la fois, mais aussi, je l'avoue, non sans éprouver ce fameux frisson qui chez le savant ou l'archéologue est l'expression du plaisir de la découverte j'examinai les alentours avec plus de soin. La lune, maintenant proche du zénith, brillait d'une lueur étrange et crue au–dessus des flancs de la vallée qui dominaient la crevasse. Je m'aperçus qu'un flot puissant dévalait les pentes du gouffre. L'eau commençait déjà à me mouiller les pieds. Autour de moi, des vaguelettes léchaient la base du monolithe cyclopéen, à la surface duquel je pus alors distinguer des inscriptions hiéroglyphiques et des bas-reliefs. Je n'avais jamais vu dans mes livres une écriture semblable à celle-ci, qui se composait de symboles aquatiques : poissons, crustacés, pieuvres, mollusques, baleines, et d'autres habitants de l'océan. De nombreux idéogrammes représentaient de toute évidence des objets marins inconnus de notre monde, mais que j'avais vus en décomposition au cours de mon étrange équipée sur le grand océan fangeux.

Cependant ce furent les bas-reliefs qui me terrorisèrent. Ils étaient parfaitement visibles, car ils s'élevaient bien au-dessus de la nappe d'eau envahissante. Doré les aurait contemplé avec passion. Je pense en effet que ces sculptures voulaient représenter des hommes – ou tout au moins une certaine catégorie d'hommes. Ils

jouaient comme des poissons dans des grottes sous-marines, ou bien se trouvaient réunis dans un sanctuaire monolithique qui, lui aussi, reposait au fond des eaux... Je n'ose pas les décrire en détail, car il me suffit d'évoquer leur image pour défaillir. Plus horribles encore que les personnages qui hantaient l'imagination délirante d'un Poe ou d'un Bulwer, ils avaient une allure odieusement humaine, malgré leurs pieds palmés, leurs mains molles, leurs lèvres énormes, leurs yeux gonflés, et d'autres traits encore plus déplaisants. Ces créatures semblaient avoir été sculptées sans souci des proportions : la baleine qui, sur le bas-relief, succombait, victime de l'une de ces créatures, était à peine plus grande que son agresseur. Je décidai que ces personnages grotesques ne pouvaient être que les dieux imaginaires de quelque tribu de pêcheurs ou de marins, engloutie avant même que naquît le tout premier ancêtre du Piltdown ou de l'homme de Néandertal.

Saisi de crainte devant ce spectacle d'un passé si reculé que le plus audacieux des anthropologues n'en pourra jamais concevoir de plus lointain, je demeurai dans cette contemplation, tandis que la lune jetait des reflets bizarres sur le chenal qui s'étalait devant moi.

Soudain je vis la chose. Dans un léger remous au-dessus des eaux troubles, elle émergea.

D'un aspect répugnant, d'une taille aussi imposante que celle de Polyphème, ce gigantesque monstre de cauchemar s'élança rapidement sur le monolithe, l'étreignit de ses grands bras couverts d'écailles, tandis qu'il inclinait sa tête hideuse en proférant une sorte d'incantation. Je pense que c'est à cet instant précis que je suis devenu fou. De mon escalade frénétique sur la falaise, de ma journée de délire sur le bateau échoué, je me souviens à peine. Je crois que j'ai beaucoup chanté, et ri bizarrement lorsque je ne pouvais plus chanter. J'ai le vague souvenir d'un violent orage qui a dû éclater lorsque j'eus atteint le sommet de la falaise. Je suis sûr, en tout cas, d'avoir entendu le tonnerre et d'autres bruits comparables que la nature n'émet que lorsqu'elle est déchaînée.

Quand je suis sorti des ténèbres, je me trouvais dans un hôpital de San Francisco, où m'avait déposé le capitaine d'un bateau américain qui m'avait recueilli en plein océan. J'avais longtemps déliré mais on semblait avoir fait peu de cas de mes récits. Mes sauveteurs n'avaient entendu parler d'aucun tremblement de terre dans le pacifique, et je n'ai guère insisté : à quoi bon leur parler d'une chose qu'ils ne pourraient croire ?

Un jour j'ai rencontré un célèbre ethnologue que mes questions sur l'antique légende philistine du *Dagon*, le Dieu-poisson, amusèrent. Mais je m'aperçus bientôt que ce savant était désespérément conventionnel, et j'arrêtai là mon enquête.

C'est la nuit, quand la lune gibbeuse décline, que je vois la chose. J'ai bien essayé la morphine. Mais la drogue n'a amené qu'un léger sursis, et de plus elle a fait de moi son esclave. Aussi, maintenant que j'ai achevé d'écrire ce qui informera ou fera rire mes contemporains, je vais en finir. Souvent je me suis demandé si tout cela, au fond, n'était pas un simple fantasme – le résultat d'un accès de fièvre, qui m'aurait saisi juste après mon évasion du vaisseau allemand. J'ai beau mettre en doute ces horribles souvenirs, cette vision hideuse me poursuit sans trêve. Je ne peux songer à

la haute mer sans revoir, en frémissant, ces êtres sans nom qui nagent et pataugent dans leur lit de vase, adorant leurs vieilles idoles de pierre, gravant leur propre image sur des obélisques de granit immergés. Mon rêve étrange se poursuit et je vois le jour où ils s'élèveront au-dessus des flots pour engloutir l'humanité affaiblie par les guerres. Ce jour-là, les terres s'enfonceront, et le fond des sombres océans se dressera au-dessus des eaux pour envahir l'univers.

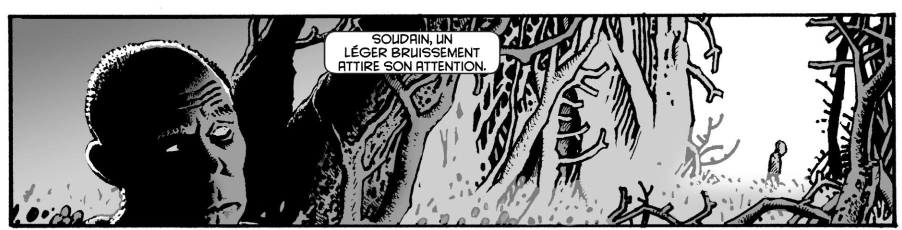
La fin est toute proche. J'entends un bruit à ma porte. Comme si un gigantesque corps rampant s'était glissé jusque chez moi. Il ne me trouvera pas. Mon Dieu ! *Cette main !* La fenêtre ! La fenêtre !

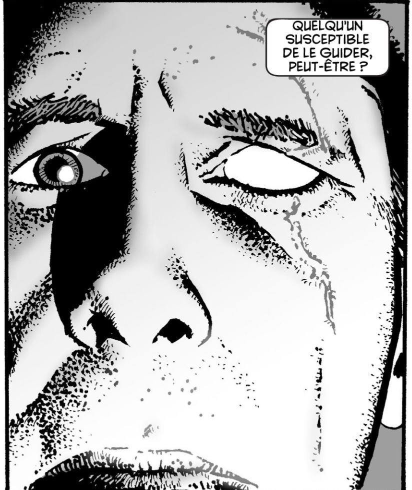
– H. P. Lovecraft

LA CICATRICE

D'APRÈS H.P. LOVECRAFT «RECOGNITION»

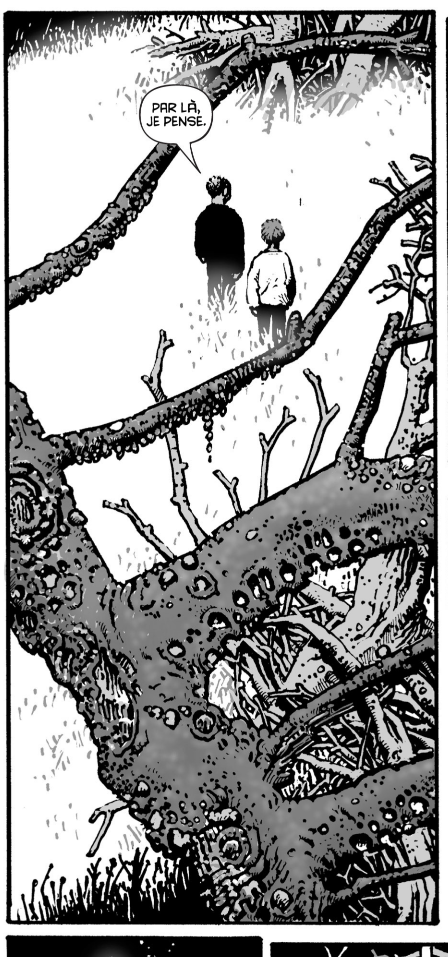
AU COEUR D'UNE TRISTE PRAIRIE SUFFOCANTE DE BRUME, UNE SILHOUETTE ÉGARÉE BOÎTE DOULOUREUSEMENT.



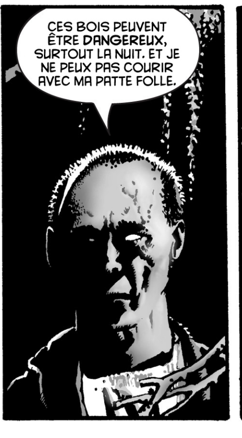


















BOOOM
BOOOM
BOOOM
BOOOM
BOOOM


CELA VENAIT DE CETTE FUTAIE.
IL Y A AUTRE CHOSE. ÉCOUTE !

JE N'ENTENDS PLUS RIEN.
SILENCE !


QUELQUE CHOSE D'INHUMAIN HANTE CES LIEUX. ILS APPROCHENT !
IL FAUT PARTIR D'ICI !

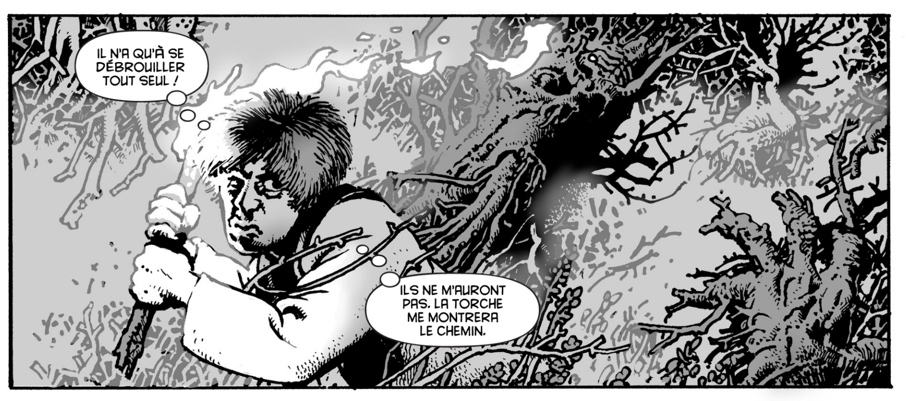
ATTENDS ! LE FEU NOUS PROTÉGERA.

PAS LA TORCHE ! JE NE PEUX PAS COURIR !
DOMMAGE !


PITIÉ ! MA PATTE FOLLE...


POUR L'AMOUR DE DIEU, LAISSE LA TORCHE !


QUEL VIEIL IDIOT ! IL N'AURAIT FAIT QUE ME RALENTIR.


IL N'A QU'À SE DÉBROUILLER TOUT SEUL !
ILS NE M'AURONT PAS. LA TORCHE ME MONTRERA LE CHEMIN.






YAAAAH!!


ILS ONT DÛ L'AVOIR. PEU M'IMPORTE !


AAH !


DIEU TOUT PUISSANT !?


LE FEU LES TIENDRA ÉLOIGNÉS DE MOI.




ÉTRANGE !


THUMP THUMP THUMP THUMP THUMP THUMP THUMP THUMP THUMP THUMP


ILS ARRIVENT !


JE FERAIS MIEUX DE--
STUMBLE!


DE VIEUX CHÊNES GRIS SOUILLÉS PAR LA FOLIE, CONDUISANT UN CORPS VERS L'AUTEL.


VENUS D'UN AUTRE MONDE--
YUGGOTH !


MAUDIT !
UH...


QUE SONT-ILS ?!

AAAAHH!



















SSHRREEEEEEEGE!




À L'AIDE !


À L'AIDE !
IL ME SUPPLIE.

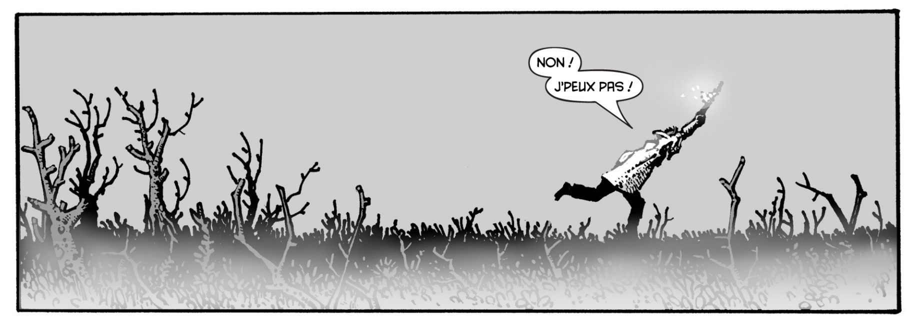

AIDE MOI !
QUE PUIS-JE FAIRE ?


PAR PITIÉ ! APPROCHE ET AGITE SIMPLEMENT LA TORCHE !


JE NE CRAINS RIEN. LE FEU LES EFFRAIENT !


JE POURRAIS LE SAUVER ! IL FINIRA DÉVORÉ SINON. JE DOIS Y ALLER !

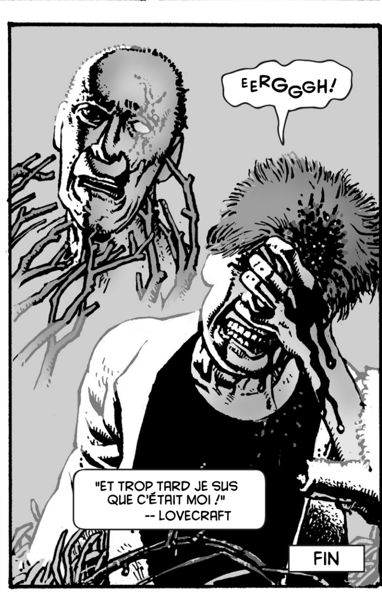

AAWWWWRRR ! P-PI-PITIÉ--


NON !
J'PEUX PAS !


JE SUIS DÉSOLÉ--
J'AI PANIQUÉ.
EEEEEAAAAWWWWRRRGGHHH!!




THWAK!
AAAH!


EERGGGH!
"ET TROP TARD JE SUS QUE C'ÉTAIT MOI !"
-- LOVECRAFT
FIN



Traduction par François Truchaud.

Ce jour était revenu où, étant enfant,
J'aperçus – une seule fois – ce creux empli de vieux chênes
Gris où la brume montant du sol enveloppait et étouffait
Les formes avortées que la folie avait souillées.
Je le voyais à nouveau… une herbe abondante et sauvage
Se pressant autour d'un autel dont les signes gravés
Invoquaient Celui Qui N'a Pas de Nom ; vers Lui montaient,
Voici des éons, un millier de fumées depuis de hautes tours impures.

Je vis le corps étendu sur cette pierre moite
Et sus que les choses qui festoyaient là n'étaient pas humaines ;
Je sus que ce monde étrange et gris n'était pas le mien,
Mais Yuggoth, par-delà les gouffres stellaires…
Ensuite le corps lança vers moi un cri d'agonie
Et trop tard je sus que c'était moi !

– H. P. Lovecraft

UN SOUVENIR

H.P. LOVECRAFT

NOUS Y SOMMES, JACK. C'EST LÀ, SUR CE PLATEAU ROCHEUX, QU'ON A VU TON PÈRE POUR LA DERNIÈRE FOIS.

MAIS POURQUOI S'Y ÊTRE ATTARDÉ ? ON N'Y DISTINGUE AUCUN VESTIGE ARCHÉOLOGIQUE...



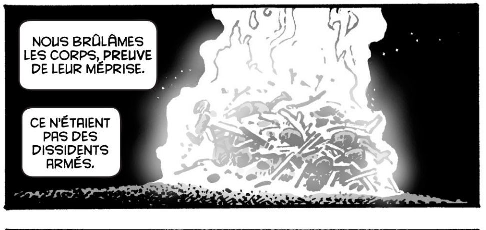




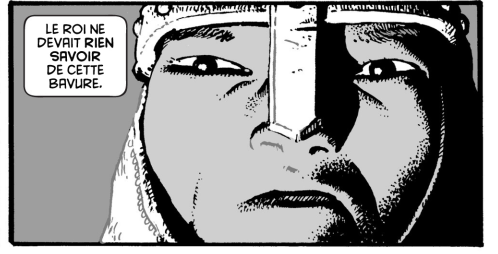

ON DIRAIT UNE BROCHE D'ORNEMENT. ELLE ME SEMBLE ÉTRANGEMENT FAMILIÈRE.


ELLE M'INSPIRE D'ÉTRANGES VISIONS--
-- SI INTENSES...
J'AI L'IMPRESSION DE REVIVRE DES ÉVÉNEMENTS TRÈS ANCIENS.
LE ROI M'AVAIT CHARGÉ D'UNE MISSION SPÉCIALE : DÉBARRASSER LA RÉGION DE SES REBELLES.


MAIS LES RAPPORTS DES ÉCLAIREURS ÉTAIENT ERRONÉS.

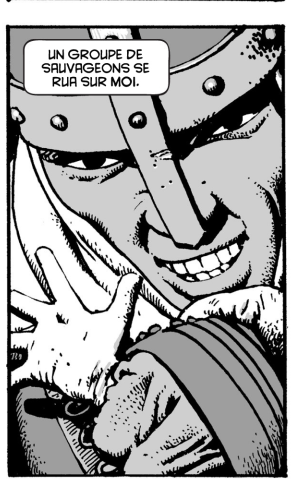

NOUS BRÛLÂMES LES CORPS, PREUVE DE LEUR MÉPRISE.
CE N'ÉTAIENT PAS DES DISSIDENTS ARMÉS.


MAIS DES NOMADES INOFFENSIFS. DES FEMMES ET DES ENFANTS.


LE ROI NE DEVAIT RIEN SAVOIR DE CETTE BAVURE.


LES HOMMES ÉTAIENT ASSOIFFÉS DE GLOIRE ET DÉSIREUX DE SE BATTRE.

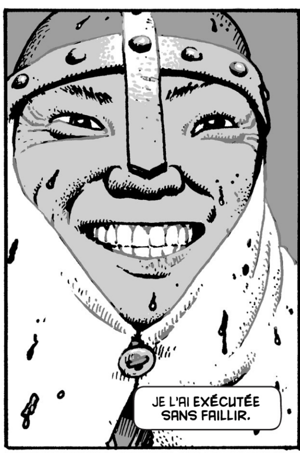
ILS COMPRIRENT TROP TARD QUE LA RÉSISTANCE N'ÉMANAIT QUE DE QUELQUES VIEILLARDS DÉSESPÉRÉS...

ET D'UNE HORDE D'ENFANTS HURLANTS.

UN GROUPE DE SAUVAGEONS SE RUA SUR MOI.

JE DUS ME DÉFENDRE.

LES FEMELLES ÉTAIENT TOUTES HYSTÉRIQUES.

IL FALLUT LES CALMER.

J'AVAIS UNE MISSION.

JE L'AI EXÉCUTÉE SANS FAILLIR.


C'EST ALORS QUE DEUX LANCIERS M'AMENÈRENT LA SORCIÈRE.
DÉMON ! FILS D'UN RAT INFESTÉ D'ASTICOTS ! BRÛLE EN ENFER !
UNE MAUVAISE GRAINE.


EN CE JOUR, TU AS MÉRITÉ TA PLACE SOUS LE SIÈGE DE SHAITAN !


JOLIE BABIOLE !
SHUB NIGGURATH M'EN SOIT TÉMOIN, ELLE TE FERA PAYER CETTE INFAMIE !


ET À TES ENFANTS, AUX ENFANTS DE TES ENFANTS, AINSI QU'À TOUTE TA DESCENDANCE. - IK !
TAIS TOI !

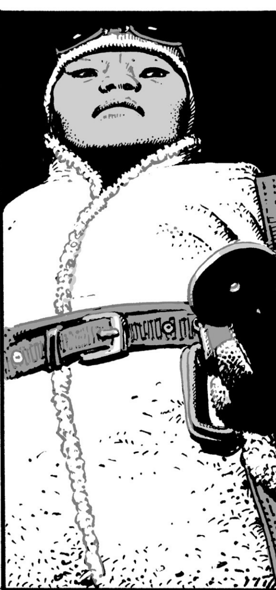

BEL OUVRAGE, QUI JUSTIFIERAIT PRESQUE MA VENUE.

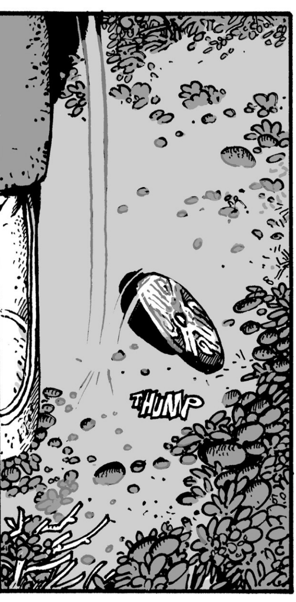

J'AI SI CHAUD SOUDAIN--

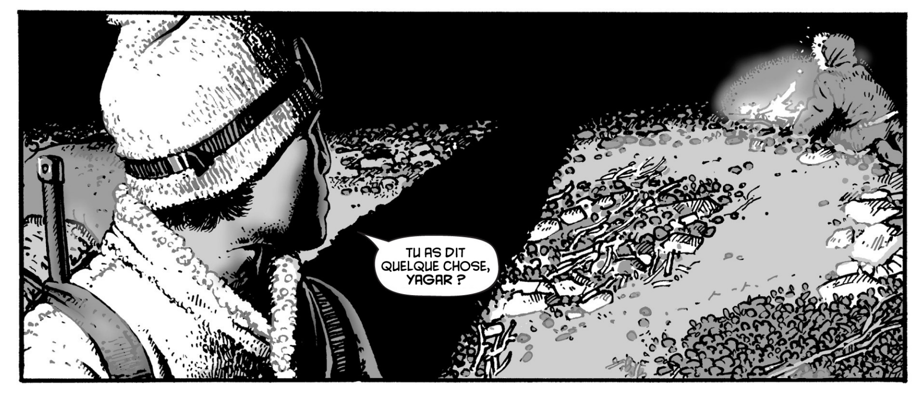

EEYAAAAAAAAUGH!

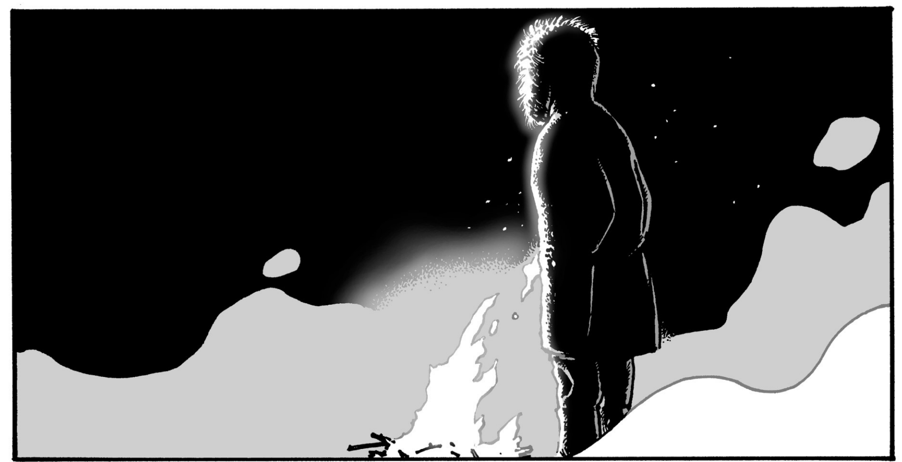

SEIGNEUR, QUELLE HORRIBLE VISION. ELLE SEMBLAIT SI RÉELLE.
HÉ, J'AURAIS BIEN BESOIN DE TON AIDE !


IL ME FAUDRAIT D'AUTRES BRINDILLES POUR ALIMENTER LE FEU.




THUMP


TU AS DIT QUELQUE CHOSE, YAGAR ?








YAGAR ?





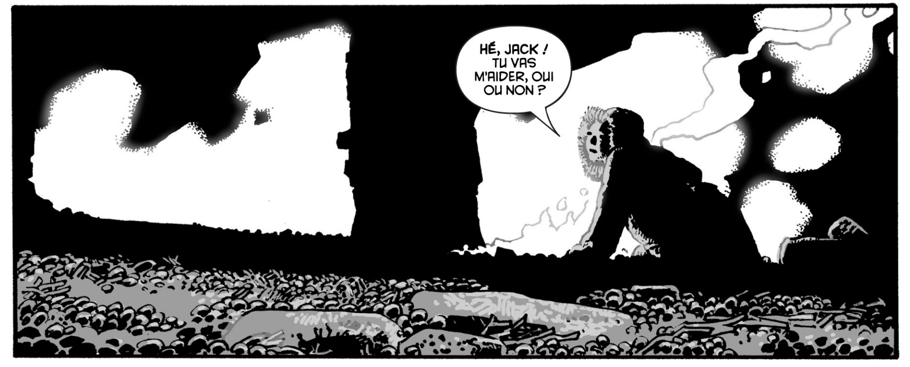
SHUB NIGGURATH VA T'EMPORTER, TOI, TES ENFANTS, TES PETITS-ENFANTS, TES ARRIÈRES PETITS-ENFANTS ET AINSI DE SUITE, JUSQU'À LA FIN DES TEMPS.


NON ! NON ! NOOOON !


AAAAAHUGGHH!


TBUMP!

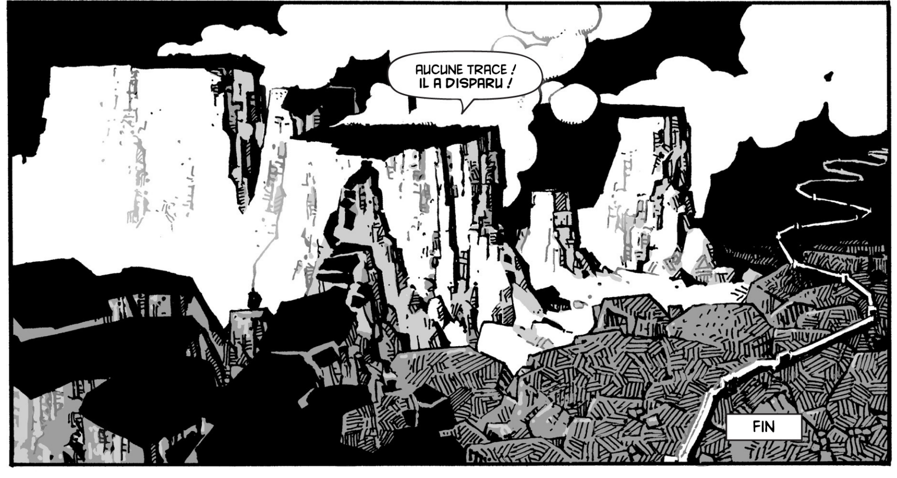



HÉ, JACK ! TU VAS M'AIDER, OUI OU NON ?


JACK, OÙ ES-TU PASSÉ ?


JACK ? JACK ?!


MON DIEU, LES AUTRES GUIDES AVAIENT RAISON...


AUCUNE TRACE ! IL A DISPARU !
FIN

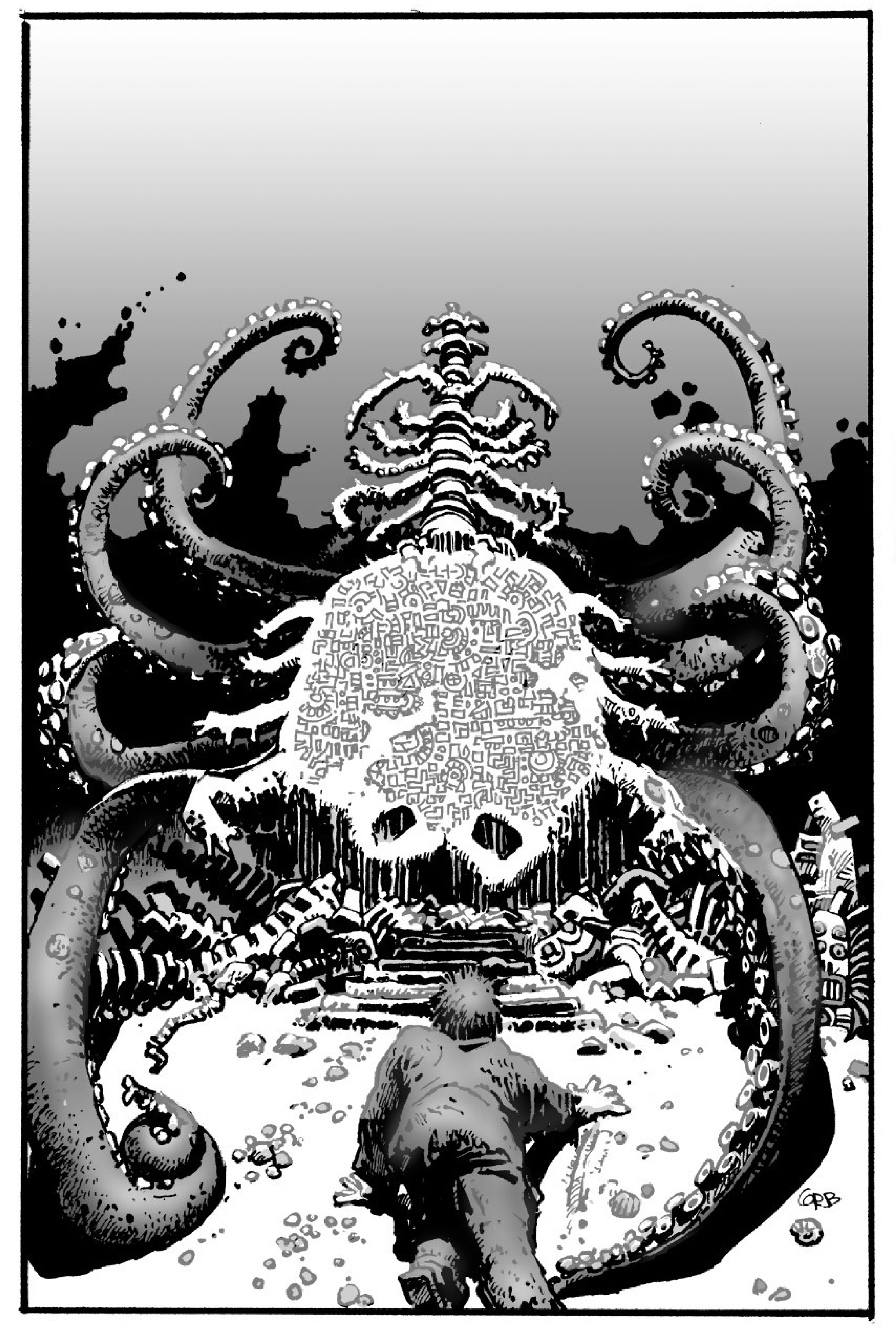


Traduction par François Truchaud.

Il y avait de grandes steppes et des plateaux rocheux
S'étendant, presque illimités, dans la nuit étoilée,
Avec d'étranges feux de camp répandant une faible lumière
Sur des bêtes aux clochettes tintantes, en des troupeaux velus.
Loin vers le sud la plaine descendait large et basse
Vers une ligne sombre en zigzag de murailles gisant
Comme un énorme python surgi de l'aube des temps
Que des éons infinis auraient gelé et pétrifié.

Je frissonnai curieusement dans l'air froid et raréfié
Et me demandai où je me trouvais et comment j'étais venu,
Lorsqu'une forme enveloppée dans un manteau, près d'un feu de camp,
Se leva et s'approcha, m'appelant par mon nom.
Regardant le visage mort sous le capuchon,
Je cessai d'espérer… car j'avais compris.

– H. P. Lovecraft



HAUNT OF HORROR #1 COVER SKETCHES

BY RICHARD CORBEN



NEXT ISSUE:

THE MUSIC OF ERICH ZANN
THE CANAL
&
THE LAMP

